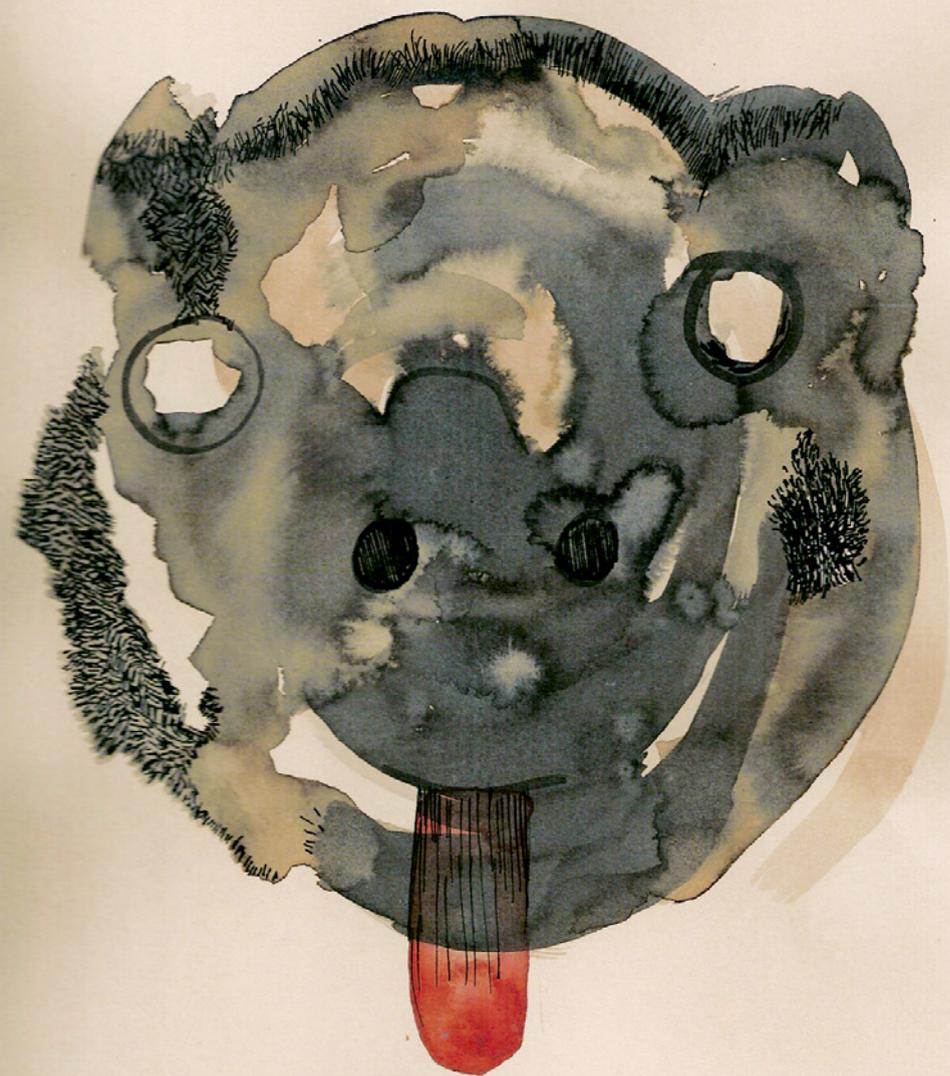


Quelle est ta boue ?



Céline Vaché-Olivieri

Quelle est ta boue ?

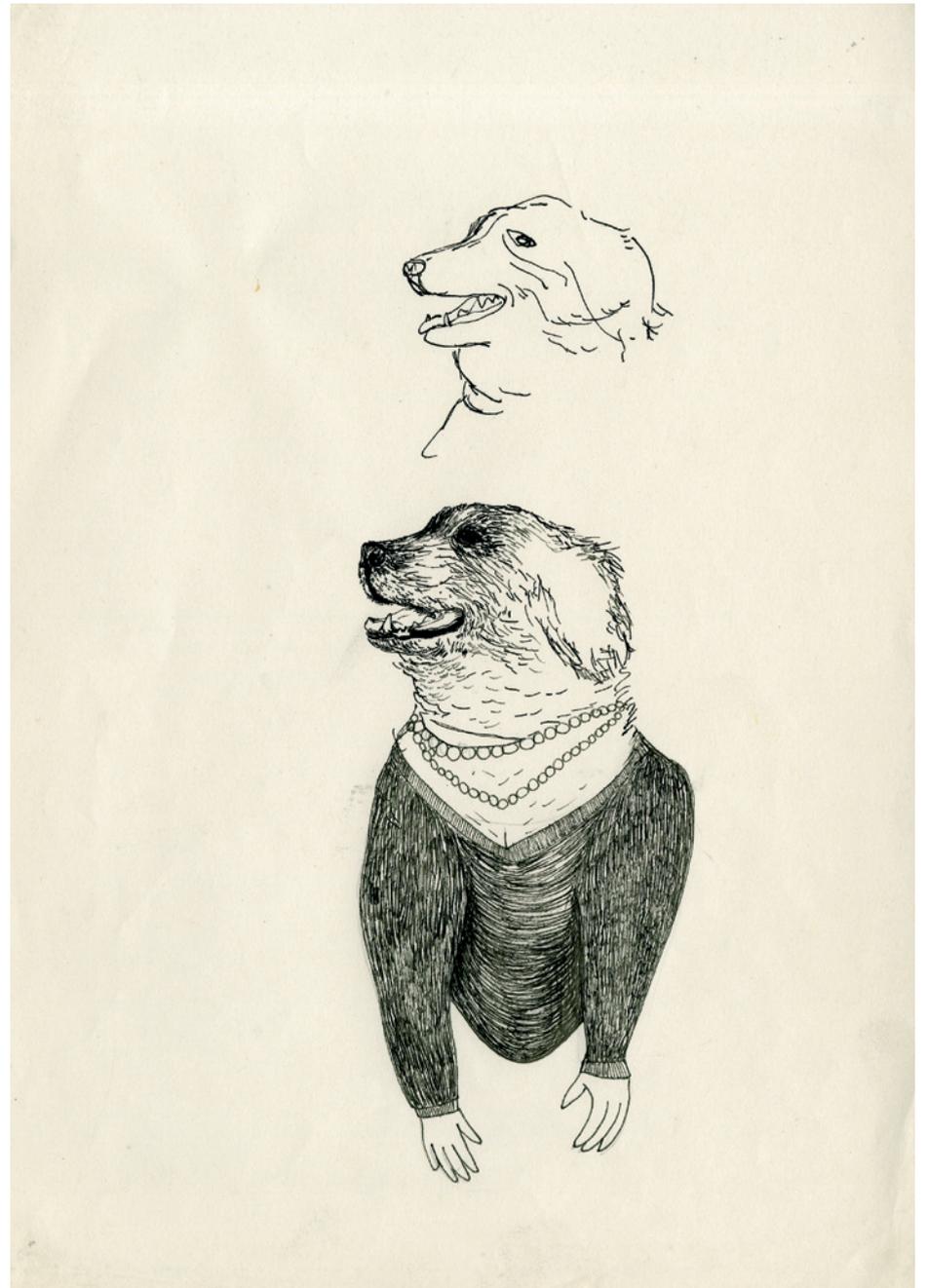
GÉNÈSE

C'était d'abord tout petit. Moins qu'un germe. Peut-être un embryon.
Un quelque chose d'ensemencé, donc en développement.

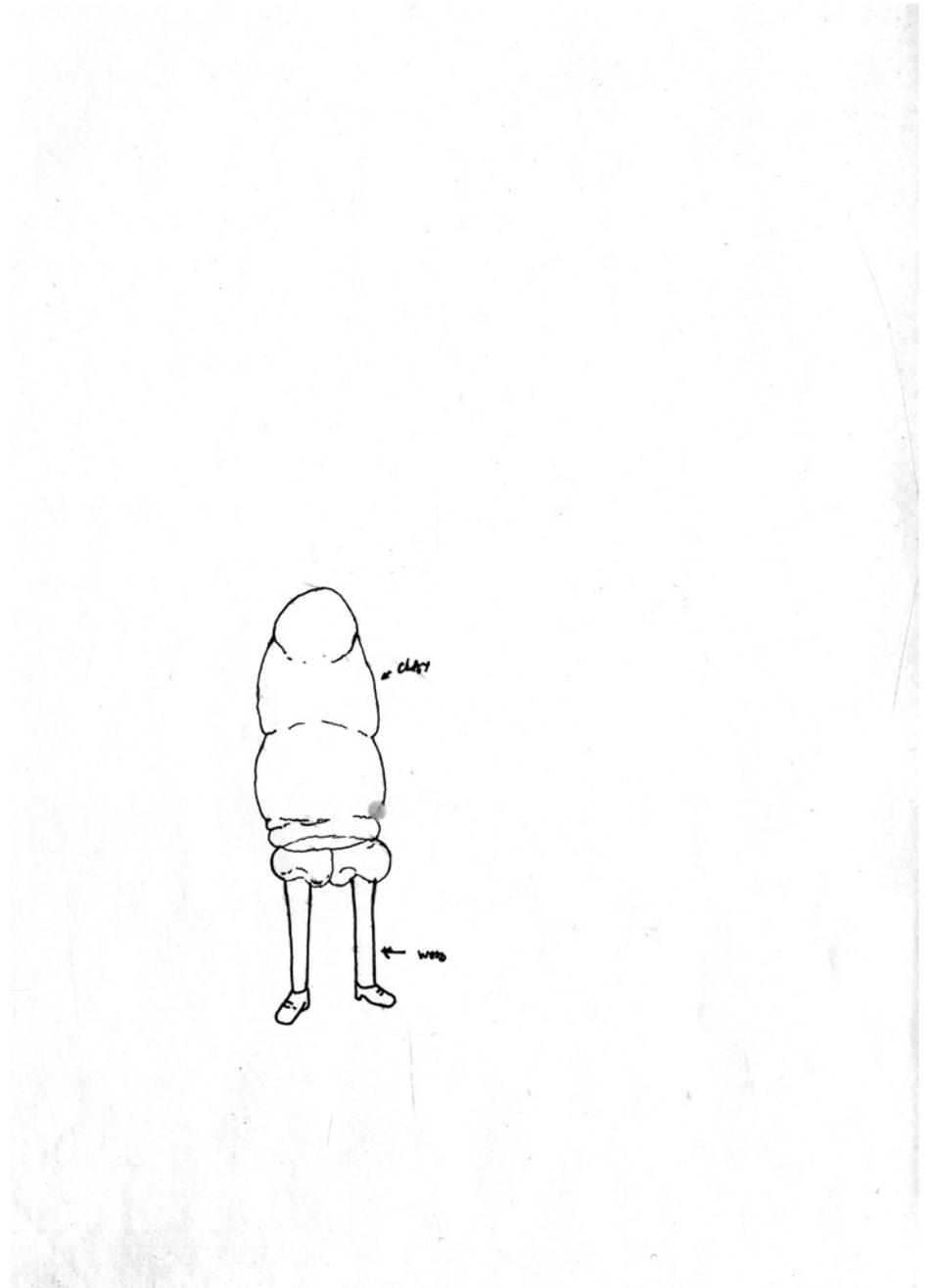
Ça bouffe quand même beaucoup. Ça veut grandir, ça veut sortir.
Trouver l'interstice par lequel s'extraire pour bouffer ce dont ça a besoin
pour grossir et grandir.
Ça pousse... Ça devient trop présent pour son enveloppe.
Ça force, ça force, ça force.

Puis ça naît. Parce que, même si ça vivait déjà avant, tant que le passage
n'était pas traversé, ça n'était pas né.
C'est là désormais. Mais dans un autre monde.
Naître au monde. Mais lequel ?

Exister. Avoir une réalité. Être placé. Se trouver quelque part.
Rentrer – sortir – aller – demeurer – attendre.
Ce qui a été ne sera plus. Mais où cela se trouvera-t-il ?



Chien les bras ballants
encre sur papier, 29,7 x 21 cm, 2006



Sich entwickeln
stylo feutre sur papier, 29,7 x 21 cm, 2008



Nu marchant dans des flaques
encre et aquarelle sur papier, 32x23,5 cm, 2005

ÉVOLUTION

C'est le bout qui sort, tandis que d'un autre côté, sur une autre partie d'un autre monde, un bout rentre. De la matière et dans la matière.

Ce qu'il adviendra de ce bout est ce qui disparaîtra de l'autre bout.

– Qu'est-ce que tu deviens ?

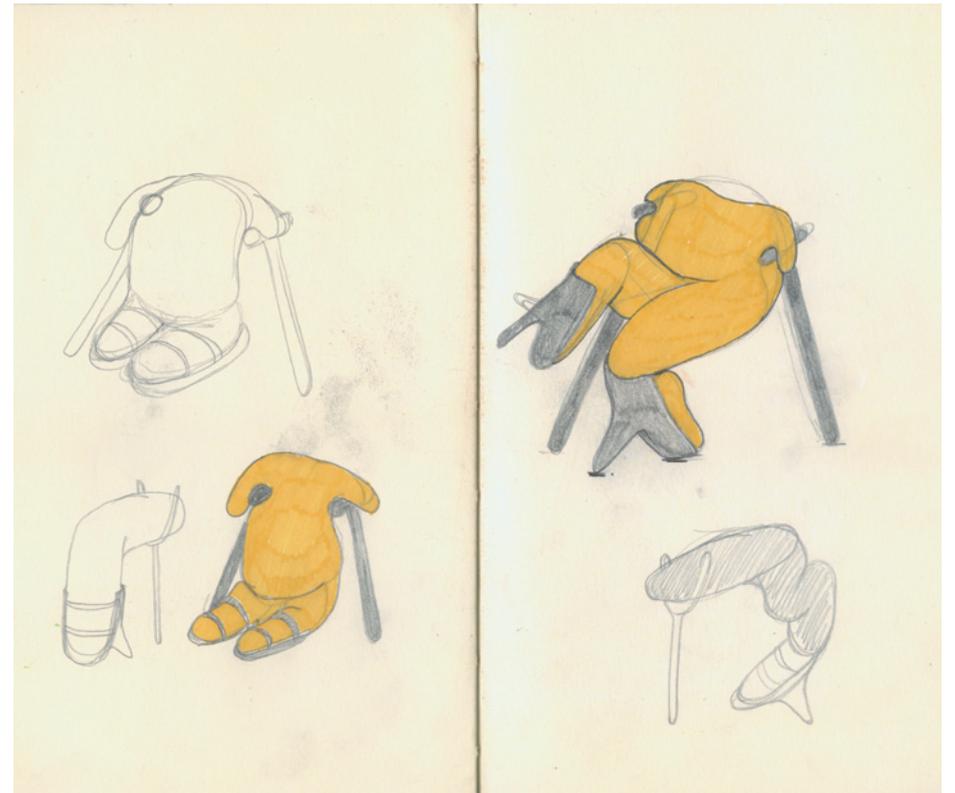
– Un grand bout. Debout. Je crois que je marche mais je regarde toujours plus haut que ma boue.

Et ça tombe, ça se casse lamentablement la gueule à regarder tout sauf ses pieds.

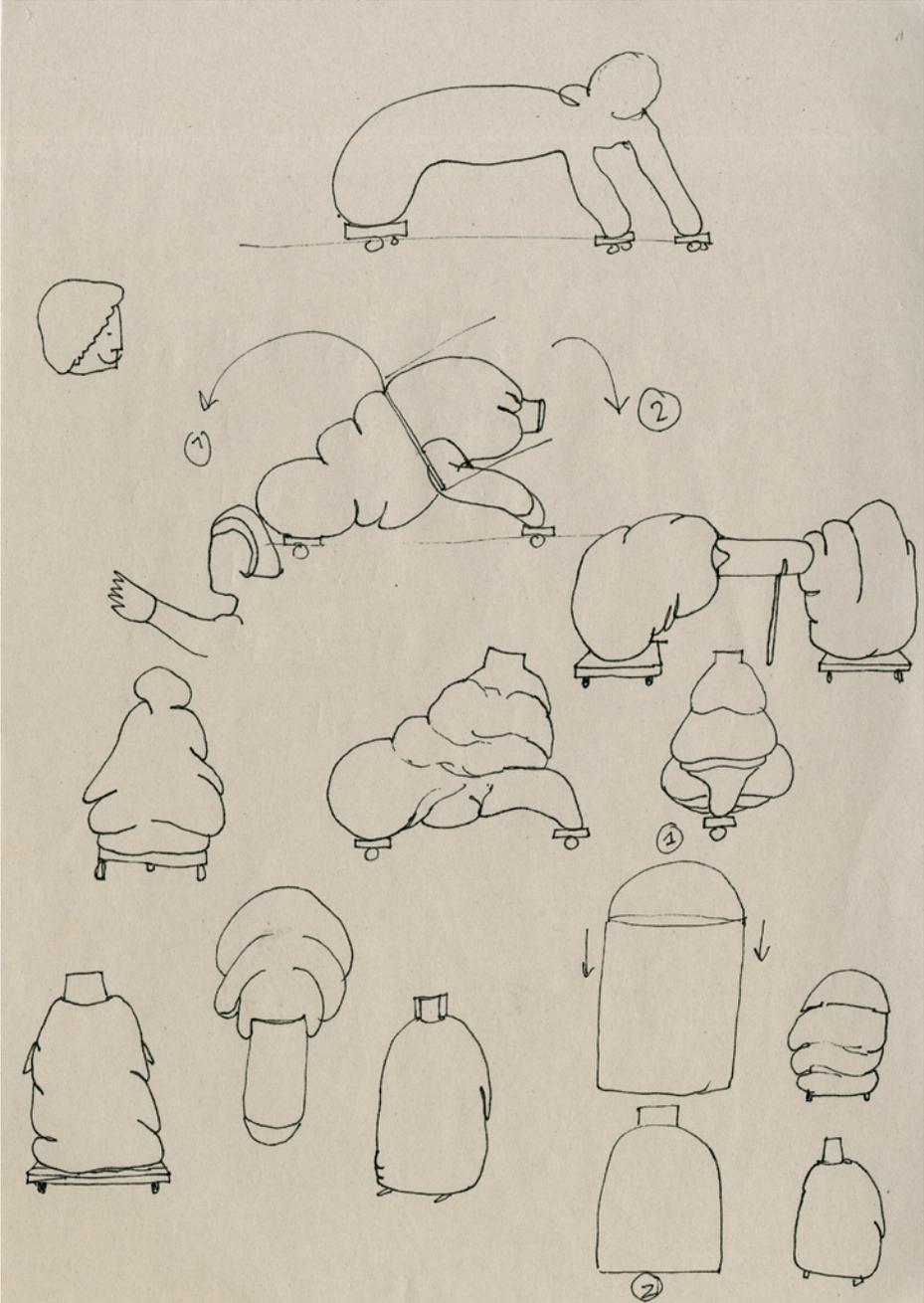
– Hé ! Ce sont tes pieds qui te portent !



Deux petites têtes écrasées, l'une noire, l'autre verte
encre et feutre sur papier, 15 x 20 cm, 2008



Pages de carnet de croquis
crayon et feutre sur papier, 21 x 14 cm, 2008



Croquis sur roulettes
stylo feutre sur papier, 25 x 18,5cm, 2008

GÉNÉRATION D'ICARE

Ce con d'Icare.

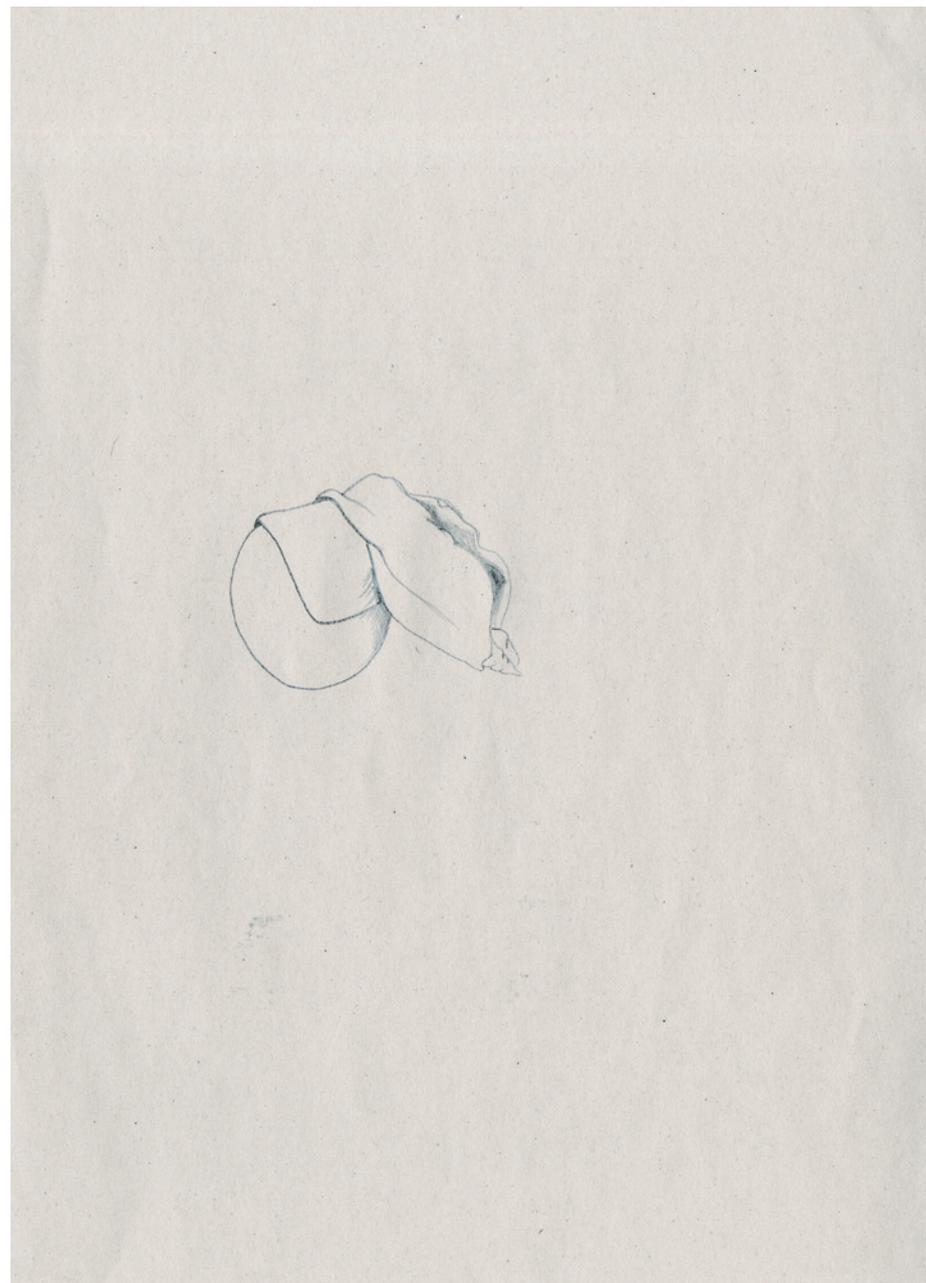
L'architecte lui avait bien dit. Et lui, pendant que les autres bêchent et suent, s'amusent à tuer le temps et leurs congénères, lui ne pense qu'à voler, toujours plus loin de sa boue.

C'est pourtant elle qui l'a récupéré, quand il s'est brûlé les ailes.

C'est dans la mer qu'il est tombé, d'accord. Qu'est-ce que ça change ? Il a sans doute fini par rejoindre le fond de l'eau. Une vague l'a peut-être ramené sur la rive. Qu'est-ce qu'on en sait ? Ses chairs flaccides ont finalement reposé sur une sorte de boue.

La nature environnante a poursuivi son cours. Elle ne se soucie pas de la chute. Et la terre ramène à elle l'homme rampant. Elle a ses droits.

La pesanteur, ce qui nous rend dégoulinants, et Icare, qui n'a rien pigé : le grand plongeur, ce sont les pieds en dernier...



Sich entwickeln mit Kopf
crayon sur papier, 25 x 18,5 cm, 2008



Schwarzes Fuzzgesicht
aquarelle sur papier, 25 x 20,7 cm, 2008

TENSION ET ÉLASTICITÉ

L'humanité est l'addition de Carême et de Carnaval. Elle n'est pas que belle et porteuse d'espoir.

Comme le crachat n'est pas qu'ignominie : la salive du Christ ouvrirait bien les yeux des aveugles...

Malraux disait : « Goya veut que le monde avoue qu'il n'est qu'apparence, imposture peut-être. »

C'est un aveu délétère et vital.

Il existe un état double en chaque chose.

Le mensonge serait de vouloir ne pas porter le masque obligatoire.

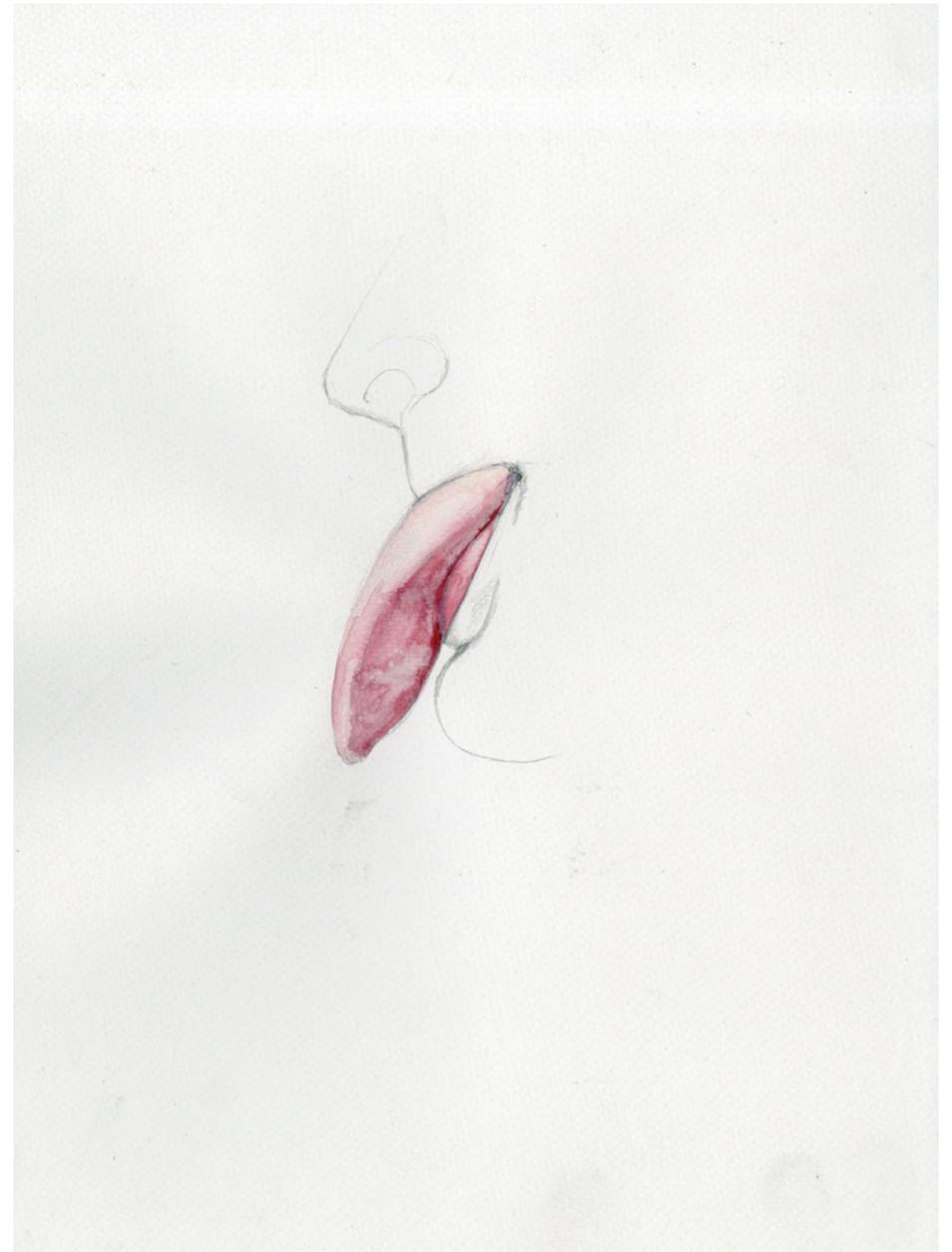
Parce que l'humanité a besoin de Carnaval autant que de Carême, elle a besoin des sciences et de la poésie.

Elle vit de ses rêves et de ses cauchemars.

Elle doit rire pour survivre. D'ailleurs, y a-t-il du rire en dehors de ce qui est proprement humain ?



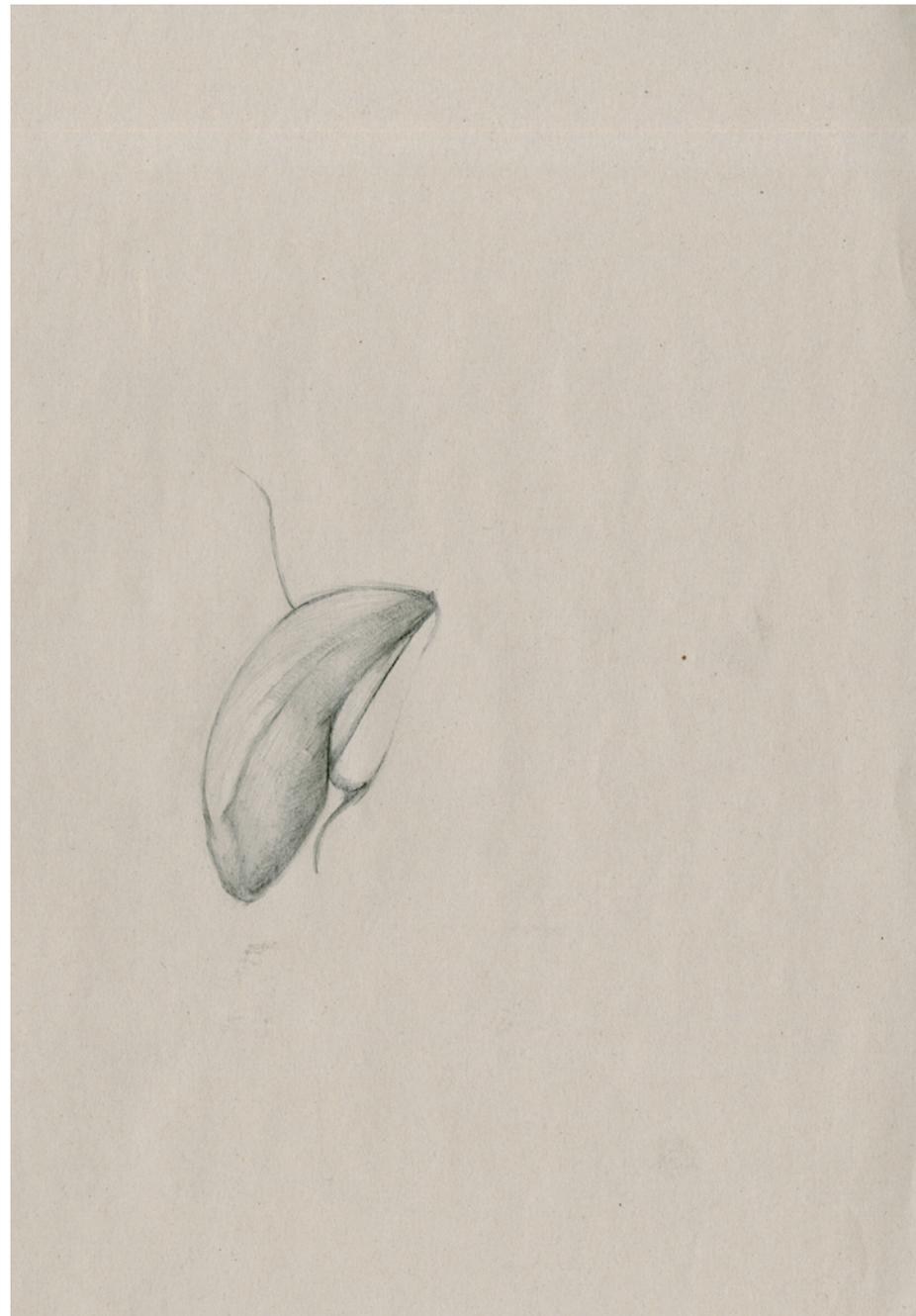
Corps caverneux
crayon sur papier, 21 x 14 cm, 2008



Pied de nez
crayon et aquarelle sur papier, 28 x 20,7 cm, 2009



Pied de nez
aquarelle sur papier, 28 x 20,7 cm, 2009



Pied de nez
crayon sur papier, 25 x 18,5 cm, 2009

CIEL !

Mais où va-t-on ?

Si on regarde ses pieds pour ne pas choir, c'est le poteau ou le mur qu'on rencontre. Avec violence.

Le nez contre le mur, ou le regard planté au sol, dans un petit carré formé par les pieds.

On rate. Tout ce qui se passe dans le ciel, au-dessus de nos têtes.

Là où tout est plus léger, là où les oiseaux s'amuse à nous chier sur le paletot.

Alors, quelle position adopter dans l'espace ? Regarder devant soi. Avancer. Mettre un pied devant l'autre, ne voir ni le sol, ni le ciel, regarder le poteau au loin, celui qu'on évitera.

Mais la boue, jonchant le sol, flottant dans les airs, on l'évite comment ?

Nos yeux ne peuvent pas être partout, enfin !

Que vaut-il mieux comme obstacle : la merde ou le mur ?

Parce qu'il y aura toujours un obstacle à l'avancée.

Ou alors tenter, brutal, le risque : la rencontre avec le bel inconnu.



Blondes Furzgesicht
aquarelle sur papier, 26 x 20,7 cm, 2008

RETOUR A L'HORIZON(TAL)

L'humanité est une boue qui s'affaisse et qui fond. Un tas qui prétend à autre chose, qui s'élève, un temps.

Parce qu'elle marche à deux pattes, sa tête ne regarde pas ses pieds.

C'est pour ça qu'elle tombe.

Elle a beau chercher la verticalité, l'humanité sort d'un tiroir et y retourne, inerte. Elle part les pieds devant.

Avant, elle cherche du soutien, elle cherche de la matière solide. Elle cherche une armure, un heaume, carapace pour sa larve. L'humanité porte le masque obligatoire pour oublier sa boue.

Et cette quête, incessante, de puissance, de grâce, de dignité, ce corps lourd à porter, à mener sur les chemins, rencontre le mur, l'obstacle qui la fera échouer. Dans tous les sens du terme.

Toucher le fond par accident, se trouver arrêté dans sa marche.

Être rejeté sur la côte.

S'arrêter par lassitude, ou comme poussé par le hasard.

Ne pas réussir.

À LA MANQUE

Sans les pieds, on se rapproche un peu plus de la terre.

Sans les pieds, les mains servent à marcher.

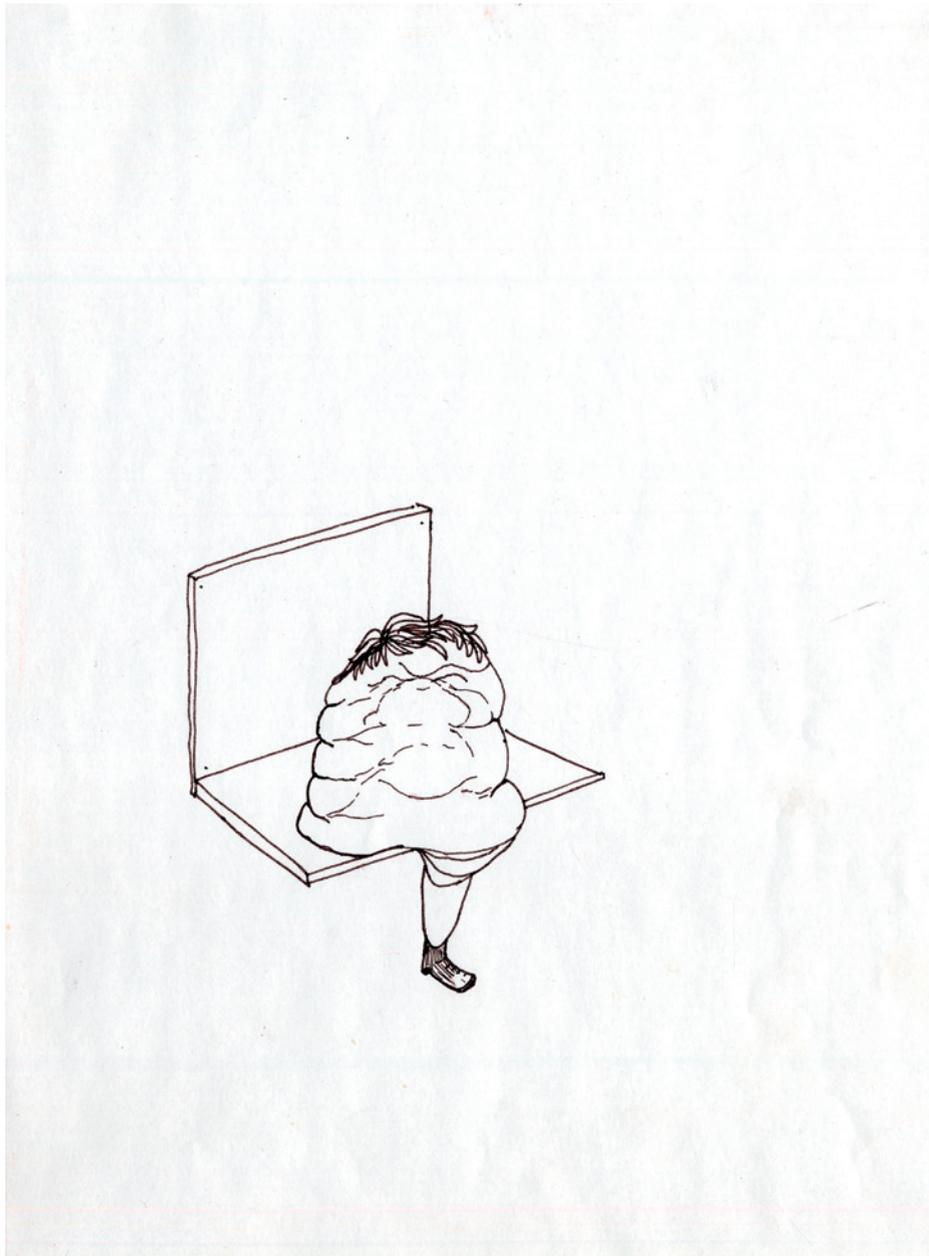
Sans les pieds, l'humanité retrouve cet état larvaire qui l'a vu naître.

Les mendiants de Bruegel ont des prothèses. Pourtant ils n'ont vraiment pas l'air de pouvoir avancer. Ils ne savent même plus où aller. Ils ont des airs de vers de terre et sans leurs pieds, leurs bras ne suffisent plus.

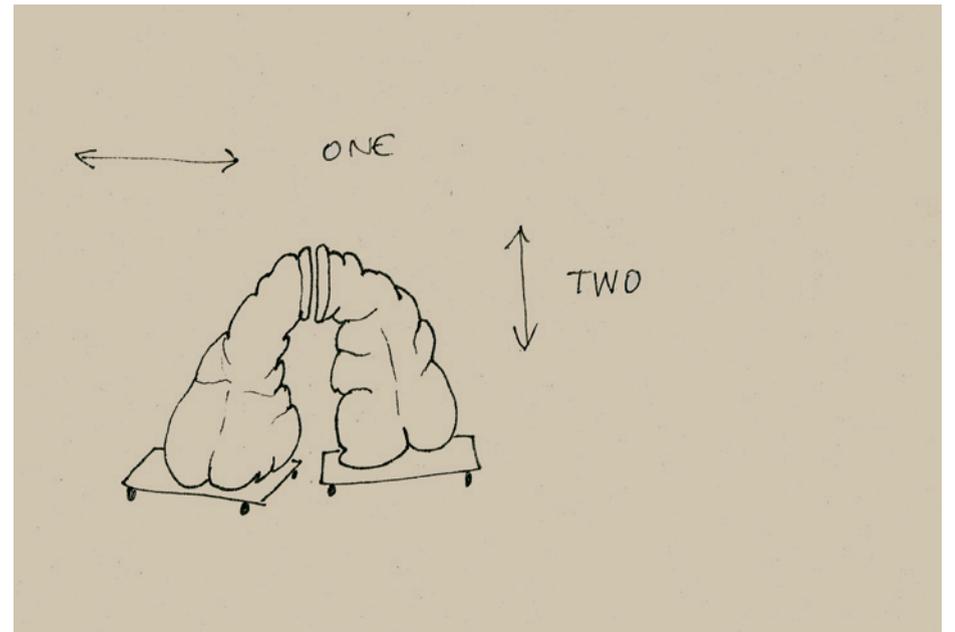
Quand la nuit s'annonce, ils retirent leurs prothèses. Quand ils rejoignent leurs lits, quand ils se retrouvent dans l'intimité de leurs difformités, ils quittent la station debout, redeviennent des tas de chair, qui sans leurs prolongements de bois ne sauraient aller loin.

Une lacune créée par l'absence du membre, un vide, un raté, qu'un petit bout de bois vient combler.

Et si les mots, eux, ont des prothèses avec un «s» – le «l» qui soutient «en demain» pour former «lendemain», le «g» qui s'adjoint à «rainette» pour créer «grenouille» – ça ne change pourtant rien dans leurs vies. Ils avancent sur les lignes, les langues, comme si de rien n'était.



Sich entwickeln mit Tisch
stylo feutre sur papier, 29,7x21 cm, 2008



One, Two
stylo feutre sur papier, 9x7 cm, 2008

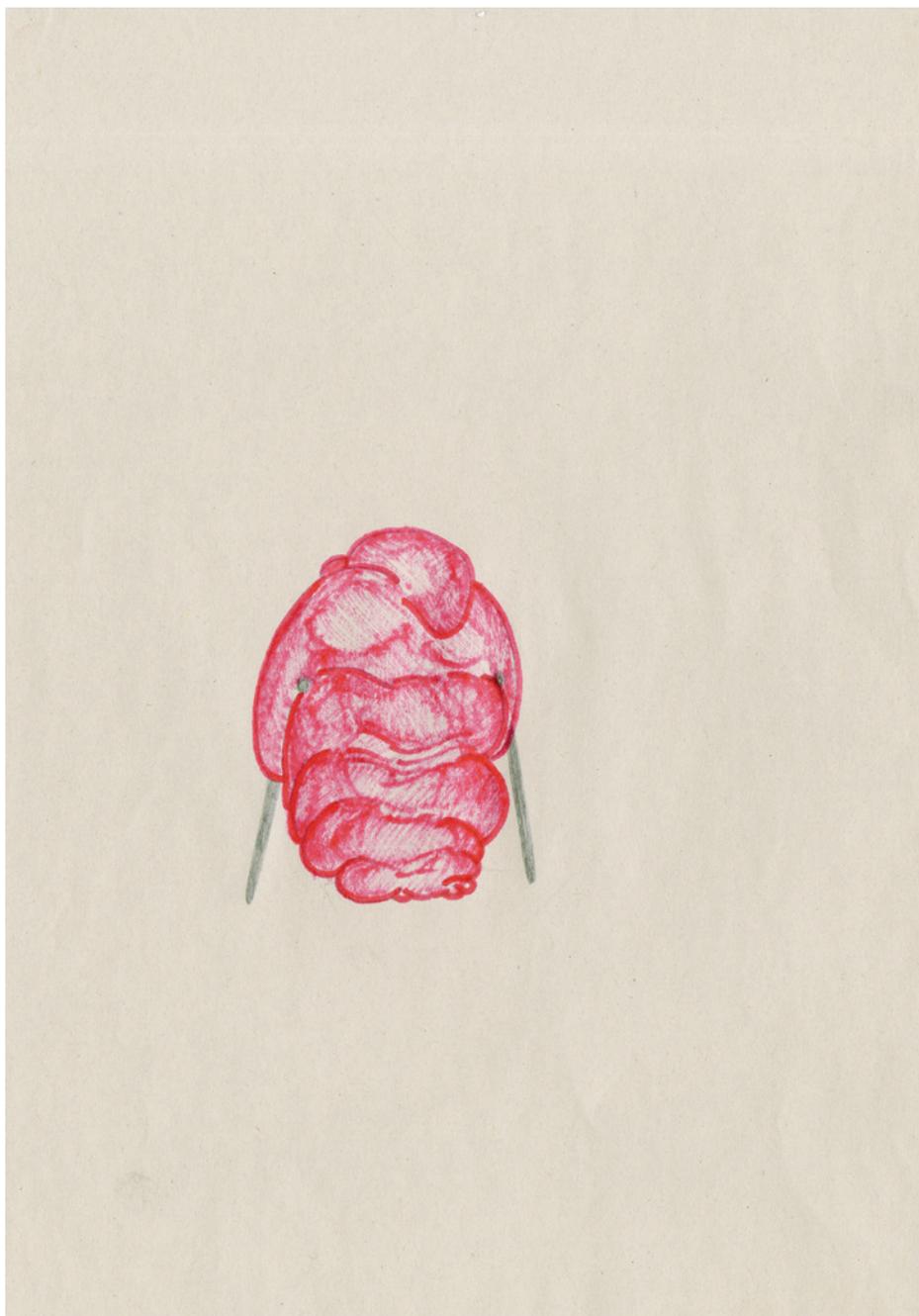
INTERLUDE POUËTIQUE

Sur les rosiers s'effilochent
De longs cheveux pourris
Dans l'avenue moche
Le bédégar fleurit

Un chien en vertes bottes
Manière de camouflage
Hume et lèche les amies crottes
En attendant l'orage

Et Janus sourit
Du bout des lèvres
Il étend son corps jauni
Par la fièvre

Sorti de son anus
Cinq centimètres de diamètre
Quel drôle d'endroit pour naître



Larve et ses béquilles
feutre et crayon sur papier, 25 x 18,5 cm, 2008

RUMEUR D'UN TURN-OVER

Il paraît qu'il existe en chacun de nous un oxyde, en dose infime, et cet oxyde, mis bout à bout, pèserait en tout un petit kilogramme.

Il faudrait diviser ce kilogramme par six milliards.

Pour voir.

$$1000 \text{ g} = 1 \text{ kg}$$

$$1000 : 6\,000\,000\,000 = 0,000017$$

Zéro virgule zéro zéro zéro zéro dix-sept grammes de cet oxyde en chacun de nous.

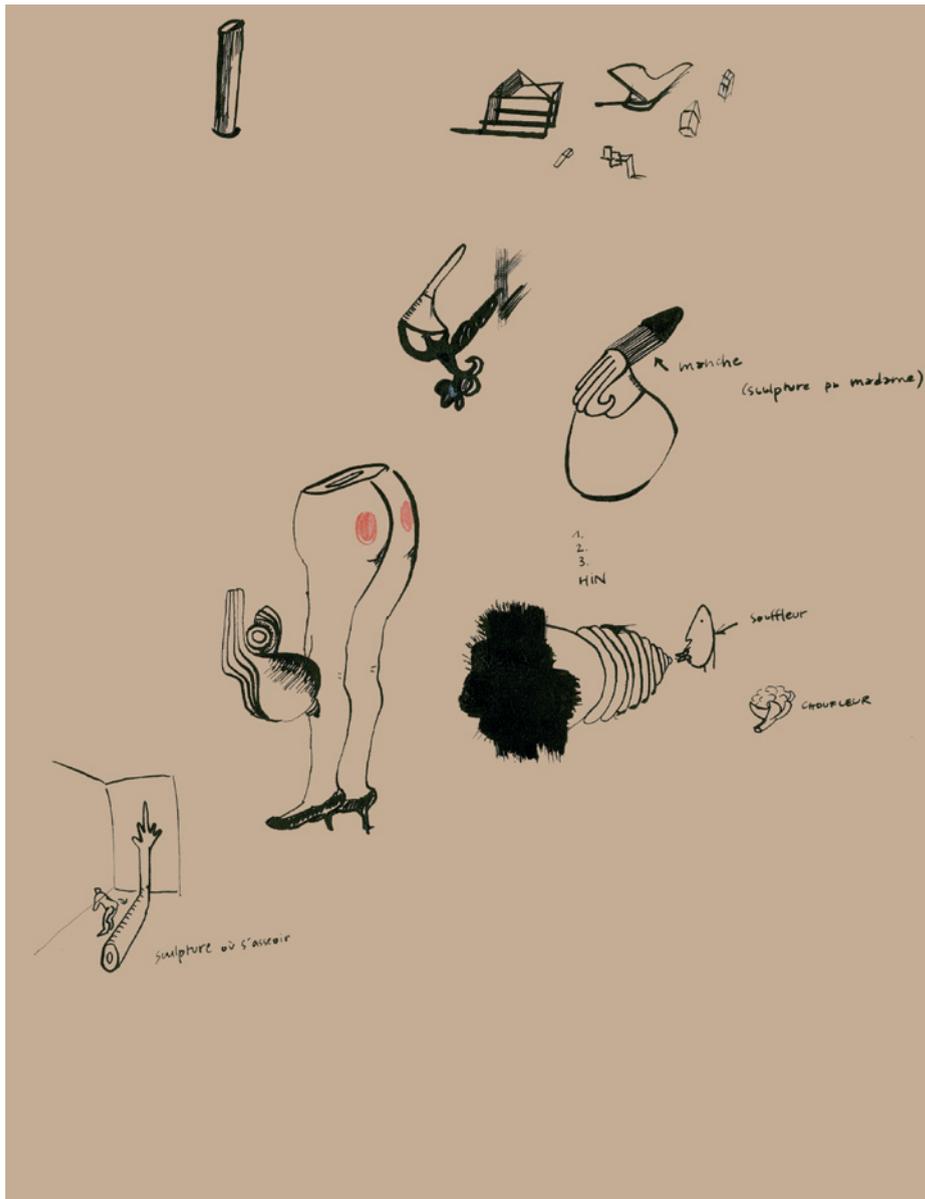
Lorsque nous mourons, cet oxyde est aussitôt réemployé par un nouveau chacun de nous. Qui naît.

Ou qui existe enfin.

Nous sommes donc tous composés d'une infime partie de cet oxyde, une matière qui nous lie les uns aux autres, sans que nous en ayons conscience, d'un bout à l'autre de ce monde.

L'immortalité de nos êtres résolue.

Au-delà de l'immortalité de nos âmes.



TERRITOIRES DE L'EXISTENCE

Il y a des possibilités infinies de réalités.

En cela, l'acte de créer est grisant.

C'est, en quelque sorte, prendre la place d'un dieu trop occupé.

Il y a les images et les mots. Les mots communs à tous, les mots obscurs.

D'origine inconnue. Il y a un langage commun.

Même s'il demeure mystérieux, il fait écho.

Il n'y a pas de solution idoine au problème : regarder en bas, devant, en haut.

Il n'y a que des attitudes. Qu'on adopte, ou pas.

Il n'y a que des choix, sans possibilité de retour après adoption. Le chemin emprunté n'autorise aucun repentir. C'est-à-dire que nous ne pourrions jamais revenir en arrière et recommencer. Il faudra rencontrer le poteau, marcher dans la boue, recevoir un cadeau du ciel. Retourner sur ses pas ne changera pas ce qui a été. Nous n'avons, à chaque fois, qu'un seul essai.

Se tromper c'est un peu vivre. Se mentir, c'est un peu concevoir que le choix fait était celui qu'il fallait. C'est donc un peu vital.

Il n'y a que des larves qui se meuvent pour rejoindre leur trou et crever. Se vider de l'air qui les étourdit. Se vider de l'apparence qui, dans un œdème grossier, les a fait se croire vivantes.

Une mutilation qui prive le corps d'une apparence humaine. Sans air, l'homme est aussi plat que des draps sans dormeur.

TÊTES ET POILS

Au bout d'un corps, un ballon gonflé d'esprit et de matière, condensé de densité : la tête.

Elle pourrait maintenir le corps dans sa verticalité, en lui ôtant une bonne partie de son poids. Elle pourrait faire comme le ballon et flotter dans les airs, transportant le corps au gré des courants célestes.

Mais elle a, elle aussi, son poids d'existence et son degré d'impureté.

Sans la tête, le corps tombe au sol, il redevient boue.

Sans le corps, la tête n'est qu'un amas de matière et d'os.

Sur la tête vivante ou morte, un effet de chevelure. Il parfait le masque.



Chien

encre et aquarelle sur papier, 32 x 23,5 cm, 2006

À PROPOS DE BOTTES

Le point de départ fut la chute d'Icare.

J'avais imaginé qu'après sa chute, Icare ne laisserait de lui que de vagues souvenirs, une paire de bottes après le grand plongeon, la preuve que nous ne pouvons vivre que les pieds sur terre.

Je ne savais pas qu'un homme qui chute fût si belle chose.

